This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Désaugiers. Marc Sabatier.

PLUS DE PYRÉNÉES

A-PROPOS VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DESAUGIERS ET GENTIL,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIERE FOIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 16 DÉCEMBRE 1823.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE M. FAGES,

Au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard du Temple, vis-à-vis la rue de Lancry.

1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PHILIPPE, fermier, père d'Henri et de Gabrielle.....	M. *Hypolite.*
HENRI, militaire enrôlé dans l'armée d'Espagne.....	M. *Armand.*
GABRIELLE, sa sœur.....	Mlle. *Colon cad.*
ANTONIA, Espagnole, mère de Léon et de Lauretta.....	Mme. *Bras.*
LÉON, soldat espagnol, enrôlé dans l'armée de la foi.....	M. *Lafont.*
LAURETTA, sa sœur.....	Mlle. *Pauline.*
Le père MAURICE, vieillard de 94 ans, père de Philippe.....	M. *Victor.*
BRULE-MOUSTACHE, canonnier invalide.....	M. *Joly.*
ROGER, soldat en garnison.....	M. *Philippe.*
Villageois, Villageoises.	
Soldats des deux nations.	

La Scène se passe dans un petit bourg, au pied des Pyrénées.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

PLUS DE PYRÉNÉES,

PQ2218
D73P6
1823

A-PROPOS VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un site champêtre terminé par un massif de montagne. A la gauche du spectateur est la maison de Philippe, une table est devant la porte, quelques chaises, etc. A la droite un banc de gazon sous une tourelle.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, LAURETTA.

Au lever du rideau, elles sont toutes deux en attitude, prêtant l'oreille au bruit du canon qu'elles ont cru entendre.

GABRIELLE.

Non...

LAURETTA.

Il me semblait pourtant...

GABRIELLE.

Nous ne rêvons plus que canon.

LAURETTA.

Celui-ci du moins n'aurait rien d'effrayant, puisqu'il nous annoncerait la fin de la guerre, et le retour de ton frère et du mien.

GABRIELLE.

Tout le monde dit que ça ne tardera pas.

LAURETTA.

Que nous aurions de plaisir, ma mère et moi, à rendre à ton père, dans notre pays, l'hospitalité qu'il nous a accordées avec tant de bonté dans le sien !

GABRIELLE.

C'était bien naturel ; nos frères servaient la même cause, nos parens s'étaient connus autrefois, nous nous aimions déjà comme deux sœurs ..

M726655

LAURETTA.

Et tu ne serais pas fâchée que nous le devinssions tout-à-fait... hein? sois de bonne foi.

GABRIELLE.

Que veux-tu dire ?

LAURETTA.

Que toute étourdie que je suis, rien ne m'échappe.

GABRIELLE.

Quelle pénétration !

LAURETTA.

Et que si nous sommes au pied des Pyrénées, ton cœur est devant Cadix.

GABRIELLE.

Mon cœur... tu rêves?

LAURETTA.

Ah! je rêve?.. dis donc, ma chère Gabrielle.

Air : *C'est en Andalousie.*

J'étais à la fenêtre
Quand le courrier d'lundi
Vint apporter un' lettre...
C'était l'après midi.
Vite, on la décach'ta,
Ha !
L'nom Léon s'échappa,
Ha !
Et puis on soupira,
Ha !
J'ai p't'être rêvé ça?
Ha !

GABRIELLE, *à part.*

Elle sait tout.

LAURETTA.

Tu rougis... c' n'est pas d'aimer mon frère qu'il faut rougir, mais c'est de m'en avoir fait un mystère.

GABRIELLE.

J'attendais que tu me fisses aussi ta confidence.

LAURETTA.

Moi? quelle confidence ?

LAURETTA.

Même air.

Ici près sous l'feuillage,
On reçut vendredi,
Par un secret message,
Le portrait de Henri;
Sur son cœur on l'pressa,
Ha!
Et puis on l'caressa,
Ha!
Et puis on le mit là, (*Indiquant son corset.*)
Ha!
Ai-je aussi rêvé ça?
Ha!

Tiens, je vois que nous aurions tort de nous cacher plus long-temps l'une de l'autre, que nos cœurs se devineraient toujours, et que nous ferons beaucoup mieux de nous communiquer nos plus secrètes pensées.

GABRIELLE.

Tu as raison, embrassons-nous, et causons...

LAURETTA.

De M. Henry.

GABRIELLE.

Et de M. Léon; c'est peut-être la première fois qu'on n'aura pas dit de mal des absens.

LAURETTA.

J'ai tout avoué à ma mère, qui n'a pas paru du tout fâchée de mon choix, mais elle m'a dit qu'elle voulait voir venir M. Philippe, parce qu'il ne convenait pas à une mère de jeter sa fille à la tête...

GABRIELLE.

Juste ce que m'a dit mon père... mais j'ai bien vu aussi que M. Léon ne lui déplaîsait pas, et qu'à la fin de la guerre... Oh! comme il va être content!

LAURETTA.

Et M. Henry donc!...

DUO Espagnol. (De M. Murguia.)

Pour la première fois émue,
Mon âme à sa vue,
Sentit un plaisir secret,
Qu'elle ignorait.

GABRIELLE.

Pour la première fois émue,
Je sentis à sa vue,
Un plaisir secret
Que mon cœur ignorait.

LAURETTA.

Je le connus dans une fête.

GABRIELLE.

Sa douceur me charma.

LAURETTA.

Sa gaîté m'entraîna.

ENSEMBLE.

Et ce fut là,
Que ma défaite
Se décida.

LAURETTA.

Comme il chanta!

GABRIELLE.

Comme il dansa!

ENSEMBLE.

Mais je puis dire,
Qu'il aurait eu sur moi
Bien moins d'empire,
S'il eut moins aimé son roi.

LAURETTA.

Mais je puis dire,
Qu'il aurait eu sur moi
Moins d'empire, *(bis.)*
S'il eut moins aimé son roi.

(*On entend crier dans la coulisse.*)

Oh! eh! Philippe! Roger! Philippe!... où diable sont ils donc?

GABRIELLE.

Chut! voilà M. Brûle-Moustache.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, BRULE-MOUSTACHE.

BRULE-MOUSTACHE.

Comment! pas uu camarade psur triuquer avec moi ! l'honneur de...

GABRIELLE.

Il y a donc de bonnes nouvelles, M. le canonnier?

BRULE-MOUSTACHE.

Est-ce que nous en recevons d'autres depuis le commencement de cette guerre, unique dans son genre? car il y a des momens où on ne sait si on est à une fête ou a une bataille, et le diable m'emporte s'il ne se consomme pas autant de poudre en feu d'artifice qu'en feux de file.

LAURETTA.

Il est vrai qu'on dirait d'une partie de plaisir.

BRULE-MOUSTACHE.

Air : *Pour toujours, toujours.*

Et voilà, voilà, voilà,
Comme il faut faire
La guerre.
Eh! voilà, voilà, voilà,
Comme la paix se fera.

Au d'vant d'la blanche cocarde
Voir un' foule d'jeunes beautés,
Accourir et comme avant-garde,
Nous conduire au sein d'leur cités;
Faire au son d'nos trompettes,
Danser c'troupeau joli,
Au bruit d'leurs castagnettes,
Faire sauter l'enn'mi.
Eh! voilà, etc.

Soldats d'une cause chérie,
D'un roi, joyeux libérateurs,
Marcher sous le feu d'une batt'rie,
Ou sous une voute de fleurs.
Voir v'nir par intervalle,
Sans jamais rien r'fuser,
Un bouquet, une balle,
Un' blessure, un baiser.
Eh! voilà, etc.

Armé d'un fusil et d'un verre,
Attaquer Xerès et Rota;
Puis porter la soif de la guerre,
Vers Alicante et Malaga.
Et gaîment pouvoir dire,
Mettant le siège là;
Où le canon se tire,
Le vin se tirera.

TOUS.

Eh! voilà, voilà, voilà,
Comme il faut faire
La guerre.
Etc., etc., etc.

LAURETTA.

Mais qu'elle est donc la nouvelle que vous venez annoncer?

BRULE-MOUSTACHE.

Et mille cartouches, la prise de Malaga!

TOUTES.

Malaga est pris?

BRULE-MOUSTACHE.

Oui, jeunes filles; mais vous ne sentez pas l'importance de cette conquête-là, vous autres.

LAURETTA.

Est-ce que vous allez fumer, M. Brûle-Moustache?

GABRIELLE.

Ah! fi donc! devant des demoiselles? ça n'est pas galant pour un militaire français!

BRULE-MOUSTACHE.

Tiens! c'te petite pièce de quatre qui me remet au pas; c'est dit, je dissimule la pipe, mais je n'en fume pas moins.

GABRIELLE.

Comment ça?

BRULE-MOUSTACHE.

Et corbleu! de n'avoir pas été de c'te partie-là... mille bombes! comme j'aurais décavé l'ennemi, mais (*montrant son bras.*) Saint-Sébastien y a mis bon ordre.

Air: *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

Jamais bras, dans un' bataille,
N'partit plus mal à propos,
Faillait voir comm' ma mitraille,
D'l'enn'mi criblait les drapeaux.
Et dir' qu'au plus beau d'la fête,
Mon bras droit s'est envolé!..
Corbleu! que n'était-c' ma tête,
J'm'en s'rais plutôt consolé.

LAURETTA.

Ah! en parlant d' ça, dites-moi donc, monsieur le sol-

GAYLAMOUNT
PAMPHLET BINDER

Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

BRULE-MOUSTACHE.

Oui? en ce cas-là, permettez que, pour ma récompense...
(*Il se relève la moustache.*)

TOUTES DEUX.

Ah! c'est trop juste!

BRULE-MOUSTACHE, *embrassant Gabrielle.*

Ça me rappelle (*il embrasse Lauretta*) un certain tems...

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là, mon camarade?

BRULE-MOUSTACHE.

J'amorce!

GABRIELLE.

Ah! vous voilà, mon père!

LAURETTA.

Avez-vous fait un bon voyage?

PHILIPPE.

Oui, mes enfans. (*Il les embrasse.*)

GABRIELLE.

Nous donnions à M. Brûle-Moustache la récompense d'une bonne nouvelle qu'il vient de nous apprendre.

PHILIPPE.

La prise de Malaga!... la nouvelle en arrivait au pays en même temps que moi.

LAURETTA.

Un bonheur ne vient jamais sans l'autre, M. Philippe.

PHILIPPE.

Merci, ma petite Lauretta. (*A Brûle-Moustache.*) Elle ne sait dire que des choses aimables.

BRULE-MOUSTACHE.

Comme elle! Ah çà! d'où venez vous donc?

PHILIPPE.

De chez mon grand-père, le vieux Maurice, que nous ramenons du château de Pau, pour venir passer ses derniers jours au sein de sa famille.

GABRIELLE.

Et comment se porte-t-il?

PHILIPPE.

Comme un charme, tu vas le voir.

LAURETTA.

Ce bon vieillard!

BRULE-MOUSTACHE.

Mais il me semble qu'il était gardien du berceau de notre Henri IV?

PHILIPPE.

Oui, depuis que ses blessures au champ d'honneur l'avaient forcé de quitter le métier des armes; et aujourd'hui ses infirmités et son grand âge l'arrachent à ce poste glorieux qu'il occupait depuis vingt-sept ans, mais Sa Majesté a daigné l'honorer d'une pension, à laquelle chaque époque de sa vie lui avait donné des droits.

Air : *Connaissez mieux le Grand Eugène.*

De loyauté parfait modèle,
Quel Français s'illustra jamais,
Par un dévouement plus fidèle,
Au nom chéri du Bearnais.
» Enfant, il chanta son histoire,
» Adolescent, il suivit son drapeau;
Homme, il commanda pour sa gloire;
Vieillard, il garda son berceau.

BRULE-MOUSTACHE.

Mais quel âge a-t-il donc, ce brave Maurice?

PHILIPPE.

Quatre-vingt-quatorze ans.

TOUS.

Quatre-vingt-quatorze ans!

BRULE-MOUSTACHE.

Je voudrais bien avoir quelques bouteilles de cet âge-là.

PHILIPPE.

Bah! qu'est-ce que tu en ferais?

BRULE-MOUSTACHE.

Je les partagerais avec vous pour les boire à la santé de notre généralissime!

PHILIPPE.

Touche-là! Mais à défaut d' ça, j'en ai là quelques-uns de c't année qui feront tout aussi bien l'affaire.

BRULE-MOUSTACHE.

De c't année? elle est jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées... Fais la venir...

PHILIPPE.

Va les chercher... Gabrielle.

LAURETTA.

Eh! mais n'est-ce pas ma mère que j'entends?

GABRIELLE, *regardant à la cantonnade.*

Oui, vraiment, les voilà... Eh! vîte, nos bouquets!

PHILIPPE.

Il y a des bouquets!

GABRIELLE.

Sûrement! vous ne savez donc pas que c'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de notre grand papa?

PHILIPPE.

Si c'est vrai!

GABRIELLE.

J'y ai pensé quand vous avez été parti.

PHILIPPE

Cela tombe à merveille! double fête! allons vîte chercher nos bouquets.

BRULE-MOUSTACHE.

Et les bouteilles. *Ils entrent dans la ferme.*

SCENE IV.

LES MÊMES, MAURICE, ANTONIA, ROGER.

Maurice entre appuyé sur l'épaule de Roger et sur ce bras d'Antonia.

ANTONIA.

Allons, bon père, un peu de courage, nous voilà arrivés.

ROGER.

Appuyez-vous hardîment sur mon bras.

MAURICE.

Merci! merci!... je me sens aujourd'hui plus fort qu'à l'ordinaire, et il y a de bonnes raisons pour ça.

ROGER.

Asseyez-vous là!

Ils les conduisent sous la tourelle, Maurice s'assied et regarde attentivement Antonia.

ANTONIA.

Vous me regardez?... vous ne me reconnaissez pas?... Mais si l'amitié et la reconnaissance faisaient les parens, je serais de la famille.

MAURICE.

Comment donc ça?

ANTONIA.

Je vous conterai tout cela plus tard.

ROGER.

La mère Antonia qui refuse une occasion de parler!... cette campagne est féconde en prodiges.

ANTONIA.

C'est bon ! c'est bon ! monsieur le mauvais plaisant... Mais où sont donc mes filles ?

ROGER.

Et le camarade Brûle-Moustache ?

MAURICE.

Et mon petit Philippe qui nous accompagnait ?

ROGER, *riant*.

Votre petit... tenez, le voilà...

Il montre Philippe qui paraît le premier.

SCENE V.

LES MÊMES, PHILIPPE, GABRIELLE, BRULE-MOUSTACHE, LAURETTA, Villageois, Villageoises, *tous un bouquet à la main ; Gabrielle pose du vin et des verres sur la table.*

Air : *de la ronde du Déjeûner d'employés.*

Moment bien doux !
Il est chez nous,
Ce bon, ce tendre père ;
Chantons le jour,
Le joyeux jour,
D'sa n'aissance et d'son r'tour !

GABRIELLE.

La nouvelle, objet d'not' desir,
Ce soir viendra, j'espère,
Jour qui commence par l'plaisir,
Ne peut que bien finir.

CHOEUR.

Moment bien doux, etc.

PHILIPPE.

Ce front par un siècle blanchi,
Est une preuve claire,
Que l'tems a d'vant vous jusqu'ici,
Reculé comm' l'ennemi.

CHOEUR.

Moment bien doux, etc.

ROGER.

Des ans il a bravé la loi,
Car sa première guerre,
Et l'premier coup r'çu pour son roi,
Datent de Fontenoy.

CHOEUR.

Moment bien doux, etc.

BRULE-MOUSTACHE.

Si c'te croix, présent d'un Bourbon,
Brille à sa boutonnière,
C'est qu'à l'enn'mi, dans l'occasion,
Il a serré l'bouton.

CHOEUR.

Moment bien doux, etc.

ANTONIA, LAURETTA.

Je joins ma fleur à leurs bouquets,
Ici quoiqu'étrangère,
J'prends part au plaisir des Français,
Ainsi qu'à leurs succès.

CHOEUR.

Moment bien doux, etc.

MAURICE, *s'essuyant les yeux.*

Oh! mes bons amis, que je suis sensible à ces témoignages de votre attachement!

ROGER.

Allons, allons, n'allez-vous pas pleurer à présent?

MAURICE.

Il y a temps pour tout, j'espère rire ce soir; mais que voulez-vous, on ne peut pas se défendre...

ANTONIA.

Sans doute, je sais cela comme vous... je suis mère!

PHILIPPE.

Et puis il a dû vous en coûter de renoncer à un poste si hororable, et que vous occupiez depuis si long-temps.

MAURICE.

J'en conviens.

Air : *On doit soixante-mille francs.*

Il me faut par l'âge affaibli,
Quitter le berceau de Henri,
C'est ce qui me désole. *(bis.)*
Par bonheur, un Henri nouveau
Renait dans un autre berceau,
C'est ce qui me console. *(bis.)*

CHOEUR.

Par bonheur, etc.

MAURICE.

Avant son règne glorieux,
Hélas! j'aurai fermé les yeux,

C'est ce qui me désole. *(bis.)*
Mais le bien dont je suis privé,
A mes enfans est réservé,
C'est ce qui me console. *(bis.)*

TOUS.

C'est ce qui le, etc.

ROGER, *apercevant les bouteilles.*

Qu'est-ce que je vois donc là, des bouteilles, des verres?

BRULE-MOUSTACHE.

Que veux tu, camarade? quand on ne peut plus se battre, il faut boire.

ROGER.

Sans moi!

BRULE-MOUSTACHE.

Eh! parbleu! on ne sait jamais où te trouver.

ROGER.

Non! eh bien! mon vieux, retiens bien ce que je vais te dire pour quand tu auras besoin de moi, soit pour ça, soit pour autre chose.

Air: *De la Fête du village voisin.*

Où j'n'entends pas le joyeux choc du verre,
Où j'n'entends pas le gai r'frain d'la chanson,
Où j'vois des gens sans rime ni raison,
Regretter un temps de misère.
Où surtout c'qui s'fait,
On glose en secret,
Là, je l'dis tout net,
On ne me trouve guère...
Mais où des lurons,
Amis des Bourbons,
Font sauter l'bouchon,
Pif, paf, pon, pon, pon,
Battent le rigodon,
Zig, zag, zon, zon, zon,
Où chacun, d'bonn' foi,
Chante vive le roi!
C'est là,
Oui, c'est là,
Que l'on me trouvera,
C'est là,
Qu'on m' verra;
Oui, c'est là,
Toujours là.

Deuxième Couplet.

Où l'on ne lit que certaine gazette,
Où j'vois des gens qui se disent Français,
Prêts à pleurer à not moindre succès,
A rire d'not' moindre défaite.
Où l'on vous sourit,
Où l'on vous trahit,
De ce lieu maudit,
Je fais bientôt retraite ;
Mais où des lurons,
Amis des Bourbons,
Font sauter l'bouchon,
Pif, paf, pon, pon, pon,
Battent l'rigaudon,
Zig, zag, zon, zon, zon...
Franch'ment réjouis,
Des succès d'leur pays,
C'est là,
Oui, c'est là,
Que l'on me trouvera,
C'est là qu'on m'verra.
Oui, c'est là,
Toujours là.

(On danse sur le refrain.)

MAURICE.

Cette joyeuse ivresse me rappelle celle de tous les corps de l'armée, lorsque, se rendant en Espagne, ils sont venus successivement visiter le château qui vit naître le bon Béarnais. A peine ces braves avaient-ils touché le précieux dépôt qui m'était confié, qu'ils étaient saisis d'un enthousiasme dont l'ennemi à dû se ressentir plus d'une fois.

Air : *de Renaud de Montauban.*

Ce feu qui sait les enflammer,
Cette noble ardeur de combattre,
Chaque soldat vint l'allumer,
Auprès du berceau d'Henri-Quatre.

ROGER.

Au danger, ce beau feu s'accroît,
Et pour le porter au délire,
Leur digne prince n'a qu'à dire:
Marchez enfans, Henri vous voit :

MAURICE, *à Antonia.*

A propos, Mme Antonia, n'avez-vous pas quelque chose

à me dire? vous savez bien quand nous sommes arrivés... il était question de reconnaissance, de parenté.

ANTONIA, *bas à Maurice.*

Oui; mais comme c'est l'éloge de M. Philippe, et qu'il m'a défendu d'en parler à qui que ce soit, je vous dirai ça à l'oreille en dînant.

MAURICE.

A la bonne heure! aussi bien le voyage et surtout le plaisir m'ont donné un appétit...

PHILIPPE.

Allons, allons, les jeunes filles au buffet, Roger à la cave, et Brûle-Moustache à la broche.

BRULE-MOUSTACHE, *agitant son bras.*

Justement il me reste tout ce qu'il faut pour ça. (*A Maurice.*) Allons, papa, donnez-moi le bras. (*Il lui présente le côté dont il est manchot.*) Ah!... où diable ai-je la tête?... Voilà. (*Il lui présente le bon bras.*)

(*Ils sortent.*)

SCENE VI.

PHILLIPPE, ANTONIA.

PHILIPPE.

Ce bon père! j'ai la larme à l'œil chaque fois que je pense qu'il faudra bientôt nous séparer.

ANTONIA.

N'ayez donc pas de ces idées-là, M. Philippe.

PHILIPPE.

Toutes les vertus!

ANTONIA.

C'est un bien de famille.

PHILIPPE.

Je le voudrais... pas un malheureux qui n'ait éprouvé son humanité, sa bienfaisance.

ANTONIA.

Il paraît que vous vous êtes permis d'hériter de son vivant.

PHILIPPE.

Comment?

ANTONIA.

Croyez-vous que ce que avez fait pour moi et mes deux enfans soit sorti de là?... non, et tant que je vivrai...

PHILIPPE.

Ne parlez pas de ça.

ANTONIA.

Si fait, si fait.

PHILIPPE.

Je vous en prie, ou je serai forcé....

(*Il indique qu'il s'en irait.*)

ANTONIA.

Vous le voulez? parlons d'autre chose; dites-moi, M. Philippe, est-ce que vous ne faites pas une remarque?

PHILIPPE.

Une remarque? laquelle?

ANTONIA.

C'est que depuis trois mois que vous nous avez accueillies chez vous, voilà la première fois que nous nous trouvons là, ce qui s'appelle... tête-à-tête.

PHILIPPE.

Vous croyez?

ANTONIA.

Ah! j'en suis sûre.

PHILIPPE.

Il y a trente ans que j'aurais eu moins de patience.

ANTONIA.

Oui; mais il y a trente ans que je me serais défiée de vous.

PHILIPPE.

Et vous auriez bien fait.

ANTONIA.

Oui-dà?

PHILIPPE.

Il y en a dans le canton qui pourraient vous donner de mes nouvelles.

ANTONIA.

C'est bon, c'est bon, je n'ai pas besoin de savoir tout ça... revenons à ce que je disais. Comment se fait il que depuis que je suis dans votre maison, vous ou moi n'ayons rien eu à nous dire de particulier?

PHILIPPE.

De particulier?

ANTONIA.

Sans doute, vous avez des enfans, j'en ai aussi.. l'instant de leur établissement approche... vous n'avez plus de femme avec qui en causer, moi, plus de mari dont je puisse prendre les conseils, et il me semble que nous devons avoir assez de confiance l'un dans l'autre pour...

PHILIPPE.

Certainement, et je n'ai pas oublié nos petits projets sur nos enfans; mais que voulez-vous? en temps de guerre, on a bien autre chose en tête que le mariage.

ANTONIA.

La guerre n'empêche pas le cœur de parler.

PHILIPPE.

Non; mais le canon parle encore plus haut.

ANTONIA.

Pas toujours, M. Philippe, pas toujours.

PHILIPPE.

Vous vous en souvenez?

ANTONIA.

Comme si j'y étais encore.

PHILIPPE.

En effet, vous avez des yeux!

ANTONIA.

Eh bien! voyons, que vous disent-ils, ces yeux? je vous préviens qu'ils n'ont jamais trompé personne.

PHILIPPE.

Ma foi, ils me disent qu'un veuvage de dix-huit mois...

ANTONIA.

Dix-neuf, M. Philippe, (*soupirant*) et trois jours.

PHILIPPE.

C'est bien long et bien pénible à supporter.

ANTONIA.

Surtout quand on a deux enfans, sur qui une double surveillance ne serait pas de trop; et tenez, je vous en fais juge; vous qui n'avez qu'une fille à la maison, et qui êtes veuf aussi, pouvez-vous voir ce qui se passe chez vous quand vous n'y êtes pas?

PHILIPPE.

Non, vraiment, et c'est quelquefois ce qui me tracasse.

ANTONIA.

Eh bien! est-ce que vous seriez fâché d'avoir une femme qui vous épargnerait les ennuis de cette vigilance conti-

nuelle ; dont la raison pût vous dispenser de mille détails toujours fatigans pour un homme, dont la gaîté fût toujours là pour ramener le plaisir et la paix dans votre ménage. Hein ?

PHIDIPPE.

A la bonne heure... mais où trouver ça ?

ANTONIA.

On va quelquefois chercher bien loin ce que l'on a sous la main.

PHILIPPE.

D'ailleurs, puis-je espérer, à soixante ans, d'inspirer ?...

ANTONIA.

Est-ce qu'à défaut de l'amour, qui en effet n'est plus de notre âge, il n'y a pas d'autres sentimens ? l'amitié, la reconnaissance...

PHILIPPE.

La reconnaissance ! ..

ANTONIA.

Eh ! oui, oui, la reconnaissance ; eh bien ! y êtes-vous maintenant ?

PHILIPPE.

Quoi ! il s'agirait ?...

ANTONIA.

De votre bonheur, du mien, de celui de nos enfans ; nos goûts, nos caractères se conviennent, nos fortunes sont égales, nos nations vont être plus unies que jamais... qu'en dites-vous ? parlez franchement : est-ce oui ? tope ; est-ce non ? touchez-là. J'espère que je vous mets à votre aise.

PHILIPPE.

Mais vraiment, c'est que j'en suis tout saisi ; vous me prenez là un peu au dépourvu.

Air : *Vaudeville de la chasse au renard.*

PHILIPPE.

A votre sort vouloir que je m'unisse,
Quand soixante ans m'accablent de leur poids !
Pour espérer un si grand sacrifice,
Ah ! dites-moi, dites quels sont mes droits.

ANTONIA.

Quand je fuyais la détresse commune,
N'avez-vous pas accueilli mes enfans ?

PHILIPPE.

Pour moi ce fut une bonne fortune.

ANTONIA.

On en peut donc avoir à soixante ans ?

Même air.

Pour nos enfans formons cette alliance ;
Sévérité, ce sera votre emploi ;
Le mien sera douceur et surveillance.
Je vois pour vous, vous commandez pour moi ;
Mais séparés, quel destin est le nôtre ?
Des deux maisons aucune ne va bien.
Chacun de nous a ce qui manque à l'autre....

PHILIPPE.

Unissons-nous pour ne manquer de rien.

ENSEMBLE.

Chacun de nous, etc.

ANTONIA, *à part.*

Ah! me voilà soulagée, j'ai fait les avances; mais il n'y a que les honteux qui perdent.

PHILIPPE.

Eh bien, morbleu! pour qu'il n'y ait plus à r'venir d'un côté ni de l'autre, allons chez le notaire.

ANTONIA.

J'allais vous le proposer.

SCENE VII.

LES MEMES, GABRIELLE, LAURETTA.

LAURETTA.

Les voilà ensemble, c'est le moment de parler (*à Antonia.*) Dites donc, ma mère...

ANTONIA.

Qu'est-ce que c'est ?

GABRIELLE, *à Philippe.*

Mon père, un mot...

PHILIPPE.

A notre retour, tant que tu voudras, mais, jusque là; allons, madame Antonia. (*Voyant Lauretta auprès d'elle.*) Ah! elle a aussi quelque chose à vous dire.... je vois ce que c'est.

ANTONIA, *à Lauretta.*

Eh bien ! parleras-tu ?

LAURETTA.

M. Henri va bientôt revenir.

ANTONIA.

Eh bien ?

GABRIELLE.

M. Léon...

PHILIPPE.

J'en étais sûr...

LAURETTA.

Pensez-vous à ce que vous m'avez promis?

PHILIPPE.

Ce n'est pas le moment de parler de mariage.

ANTONIA, *à Lauretta.*

M. Philippe a raison, nous verrons ça plus tard.

LAURETTA, *la retenant.*

Plus tard! c'est bientôt dit: mais encore faut-il...

PHILIPPE.

Encore faut-il!... encore faut-il!...

GABRIELLE, *le retenant aussi.*

Je ne vous demande qu'un mot, dites-nous quand vous y penserez:

LAURETTA.

Voilà tout, et nous vous laisserons tranquilles.

PHILIPPE.

Ça ne vous regarde pas.

GABRIELLE.

Ça ne nous regarde pas!

LAURETTA

Un mot, c'est si tôt dit.

ANTONIA.

Demandez à M. Philippe.

LAURETTA.

M. Philippe.

GABRIELLE.

Mon pere?

PHILIPPE, *s'impatientant.*

Ah!...

GABRIELLE.

Quel jour y penserez-vous?

PHILIPPE.

Quel jour! comme elles y vont!

GABRIELLE, LAURETTA.

Oui, oui, quel jour?

PHILIPPE, *signe d'intelligence avec Antonia.*

Eh bien! le jour...

LAURETTA.

Bon! il va nous le dire.

PHILIPPE.

Le jour où il n'y aura plus de Pyrénées!

ANTONIA.

C'est cela, où il n'y aura plus de Pyrénées.

(*Ils sortent en riant malignement, et laissant Gabrielle et Lauretta immobiles d'étonnement.*)

SCENE VIII.

GABRIELLE, LAURETTA.

LAURETTA.

Le jour où il n'y aura plus de Pyrénées? Eh bien! nous avons le temps d'attendre.

GABRIELLE.

Comme si c'était possible!

LAURETTA.

Est-ce qu'il ne voudraient plus nous marier?

GABRIELLE.

Ce pauvre Léon, qui comptait si bien là-dessus!

LAURETTA.

Et Henri donc, qui se ferait plutôt tuer là-bas, que de me voir la femme d'un autre!.. Dis donc, Gabrielle, ce serait bien la peine d'avoir appris ce joli bolero que nous devions danser avec eux, le jour de nos noces.

GABRIELLE.

Si ça n'était que retardé, encore!

LAURETTA.

Il n'y aurait pas de mal, parce que cela te donnerait le temps d'apprendre plusieurs pas, que tu ne fais pas encore bien.

GABRIELLE.

Et lesquels donc, s'il vous plaît?

LAURETTA.

Quand il n'y aurait encore que la dernière passe.

GABRIELLE.

Ah! si on peut dire ça!

LAURETTA.

Hier tu l'as encore manquée.

GABRIELLE.

Eh bien! veux-tu le voir tout de suite?

LAURETTA.

Je le veux bien.

GABRIELLE.

Tiens, plaçons nous. Ah! mon Dieu! s'il fallait avoir appris tout ça pour rien, ne serait-ce pas désespérant?

LAURETTA.

Je crois que j'en mourrais de chagrin, tà, là, lé...

(*Elles se mettent en attitude et dansent.*)

SCÈNE IX.

LES MEMES, ROGER, *accourant avec un panier de vin qu'il pose à terre.*

ROGER.

Bonne nouvelle! bonne nouvelle!

GABRIELLE, LAURETTA.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est, M. Roger?

ROGER.

Je n'en sais rien.

LAURETTA.

Nous voilà bien instruites!

ROGER.

Mais tout-à-l'heure, en sortant du caveau, j'ai entendu dire que des soldats français venaient d'arriver d'Espagne.

GABRIELLE, LAURETTA.

Des soldats français!

ROGER.

Et vous sentez bien que c'est bon signe.

Air : *Vaudeville des Scythes et des Amazones.*

L'français n'quitt' pas le drapeau d'Henri quatre,
Sous l'quel son cœur lui dit de s'enrôler,
Tant qu'il lui reste un rebell' à combattre,
Tant qu'il lui reste un' cartouche à brûler.
Et quand l'salut de la cause royale
D'son bras réclame encor quelques efforts,
Pour se r'fuser le plaisir d'une balle,
Faudrait qu'il fût ennemi de son corps.

GABRIELLE.

Ainsi, vous croyez que tout est fini?

ROGER.

Ou du moins, à-peu-près.

LAURETTA.

Air : *Vaud. de Nicolas Remi.*

Courons porter cette douce espérance
A nos parens que p'têt' ça décid'ra,

Car ils nous aim', et j'crois qu'en conscience
Ils nous devront quelque chose pour ça.
A nos désirs cessant d'les voir contraires,
Puissions-nous dire au retour de leurs fils,
La guerre a fait des vainqueurs de nos frères,
De nos amans la paix fait des maris!

CHOEUR.

Courons, etc.

LAURETTA.

Oh! quel bonheur!

GABRIELLE.

Allons, M. Roger, donnez-nous le bras.

ROGER.

De tout mon cœur, mes petits enfans.... Gauche, droite.
(*Il prend le bras à Gabrielle et à Lauretta, et oublie son panier.*)
(*On entend Brûle-Moustache crier.*)
Mille bombes! mille tonnerres!

ROGER.

A ces douces paroles, je reconnais Brûle-Moustache.

GABRIELLE.

Qu'il est drôle! (*Ils sortent en riant.*)

LAURETTA.

Il me fait toujours peur.

SCENE X.

BRULE-MOUSTACHE, *armé d'une broche à laquelle tient une dinde rôtie.*

Air : *de Préville et Taconnet.*

Voilà, j'espère, un morceau de bonn' mine!...
C'est qu'tour à tour, bon soldat, bon vivant,
Au feu d'la guerre, au feu de la cuisine,
J'puis défier l'plus brave et l'plus savant;
L'bel animal! je l'dévore d'avance.
Ah! si j'pouvais, à l'heur' même entraîné
Par l'appétit dont je suis dominé,
Tenir comm' ça tous les ennemis d'la France,
Je n'en ferais, morbleu, qu'un déjeûné.

Allons, allons, de peur que la tentation ne me prenne, courons vîte porter cela à sa destination. (*Il aperçoit le panier.*) Qu'est-ce que je vois donc là? Un panier de vin en sentinelle perdue! il faut le relever. (*Remarquant qu'il n'a qu'un bras.*) Oui, mais comment?.... Eh! parbleu! c'est

tout simple. (*Il passe la broche sous l'anse du panier, qui doit être assez élevé pour que la volaille puisse passer.*) Voilà ce que c'est (*Il s'arrête de nouveau au bruit du chant des villageois.* Ah! c'est cette jeunesse qui s'amuse! chacun prend son plaisir où il le trouve;... allons dîner. (*Il sort.*)

SCENE XI.

HENRI, LÉON, VILLAGEOIS.

CHŒUR.

Air : *Gravenette che fate.* (Don Juan)

Les voilà! quel bonheur!
Par nos chants prouvons-leur
Notre ivresse;
Célébrons à l'envi
L'nom chéri
D' Léon et d'Henri.
De nos cœurs leur retour
Doit doubler en ce jour
L'allégresse.
Il nous dit (*bis*) qu'tout va bien

LÉON et HENRI,

Tout va bien.

CHŒUR.

Tout va bien,
Quel plaisir (*bis*) est le mien!

LÉON et HENRI,

Tout va bien.

CHŒUR.

Tout va bien,
Quel plaisir (*bis*) est le mien!

HENRI.

Grâce au chef valeureux,
Au héros généreux
Qui les guide,
Chaque jour (*bis.*) les Français
Volent de succès en succès.

LÉON.

Son exemple au combat
A rendu le soldat
Intrépide.

LÉON et HENRI.

Le moyen
De ne pas dire avec un tel soutien:
Tout va bien!

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SCENE XII.

LES MÊMES, GABRIELLE, LAURETTA

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SCENE XIII.

LES MÊMES, PHILIPPE, ROGER, ANTONIA, BRULE-MOUSTACHE

GABRIELLE, LAURETTA, [illegible]

M. Philippe! Mademoiselle Antonia!

PHILIPPE et ANTONIA.

Eh bien, qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il?

GABRIELLE, LAURETTA.

C'est mon frère.

PHILIPPE, ANTONIA.

Henri, Léon!

HENRI, LEON.

Mon père, ma bonne mère!

Ils s'embrassent.

ROGER.

Ces chers amis!

PHILIPPE.

Par quel hasard ici?

LEON.

J'ai été chargé de conduire une colonne de prisonniers jusqu'à Bayonne.

HENRI.

Et moi, comme j'avais reçu mon affaire à Trocadéro, (*montrant son bras en écharpe.*) J'ai profité de l'occasion pour venir vous embrasser. (*Ils s'embrassent encore.*)

LAURETTA.

Vous êtes blessé?

HENRI.

Oui, je le fus sous le yeux du généralissime, et c'est ce qui me rend ma blessure plus chère encore que la croix qu'elle m'a valu.

PHILIPPE.

La croix? et moi, qui tout au plaisir de le voir, ne m'étais pas aperçu!... bien, bien, mon fils. (*Il l'embrasse encore.*)

HENRI.

Et ce qui en double le prix, c'est que je l'ai reçue des mains du généralissime lui-même.

TOUS.

Du généralissime!

LÉON.

Et qui pourrait mieux récompenser le courage que celui qui en donne tous les jours l'exemple.

Air : *Du pot de fleurs.*

Vaillant, il fixe la victoire;
Sage, il soumet par la raison;
Modeste, il fait aimer sa gloire;
Clément, il fait bénir son nom.
Du grand Bayard tout le rapproche,
Et sa sagesse et sa valeur;
En Espagne il entra sans peur,
Il en sortira sans reproche.

ANTONIA.

Quel miracle que le ciel l'ait conservé au milieu de tant de dangers!

LÉON.

Oui, car il a bien fait tout ce qu'il fallait pour...

HENRI.

Combien n'avons-nous pas tremblé pour lui!

Air : *du Pot de fleurs.*

Ce noble soutien du royaume,
Poursuivant toujours ses hauts faits;
Là, tout comme au pont de la Drôme,
Voulut voir les choses de près.

Digne héritier des vertus de sa race,
Si vaillamment il s'exposait,
Que chaque brave lui criait :
« Monseigneur, vous prenez ma place.

ROGER.

Eh! qui ne ferait des prodiges sous un tel général?

LÉON.

Air : *Du vaudeville de Vadeboncœur.*

Un soldat, un jour, lui disait :
Monseigneur, (à dieu n'plaise!)
Si not' malheur un jour voulait
Qu'un trop fatal boulet!...
« Hé bien! quand il arriverait,
(Dit le prince) « Amis, ce serait
» Mourir à la française! »

BRULE-MOUSTACHE.

Corbleu! je donnerais volontiers le bras qui me reste pour pouvoir lui présenter les armes, mais à défaut d' ça j' vas vous chercher d'quoi boire à sa santé.

ROGER.

Et moi, je serai ton bras droit dans cette affaire.

(*Ils sortent ensemble.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, excepté ROGER et BRULE-OUSTACHE.

GABRIELLE.

Tandis que le prince excitait au milieu de vous l'enthousiasme de ses soldats, ici notre bonne duchesse ne lui cédait en rien.

Air : *Restez, restez, troupe jolie.*

L'un, sur le sol de l'Ibérie,
Portait sa gloire et ses succès,
Quand, sur le sol de la patrie,
L'autre répandait ses bienfaits,

LAURETTA

Tous les deux conquérans habiles
Pénétraient partout en vainqueurs,

GABRIELLE.

Pour lui s'ouvraient toutes les villes;

LAURETTA.

Pour elle s'ouvrait tous les cœurs.

ENSEMBLE.

Pour lui, etc., etc.

SECENE XV.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE.

MAURICE.

Ce que Roger vient de me dire serait-il vrai? mon petit Henri!...

HENRI.

Eh quoi! mon vieux père ici?

MAURICE.

Hé! oui, vraiment, viens donc que je t'embrasse, deux fois, trois fois; voilà une journée qui me fera mourir de plaisir ou qui me rajeûnira de vingt-cinq ans.

HENRI.

Permettez-moi de vous présenter mon compagnon d'armes, Léon, le fils de notre bonne Antonia, et, un des plus fidèles serviteurs de son roi.

MAURICE.

Touchez-là, mon brave.

LÉON, *ôtant son chapeau et laissant voir un bandeau noir sur son front.*

De tout mon cœur...

GABRIELLE.

O ciel! vous êtes aussi blessé, M. Léon?

HENRI.

Oui, il a reçu ça à la même affaire que moi: elle a été chaude!

MAURICE.

Air: *du Vaud. de Lantara.*

Jeune homme, en qui déjà brille
La plus belle des vertus,
Aujourd'hui dans ma famille,
Je compte un enfant de plus.
Oui, sous les mêmes bannières,
Vos bras, vos cœurs s'unissant,
Vous êtes devenus frères
En confondant votre sang.

ANTONIA.

M. Philippe, je n'y tiens plus, il faut que j'aille annoncer à tous nos amis l'arrivée de nos enfans.

PHILIPPE.

Vous ne leur porterez pas seule cette bonne nouvelle; Gabrielle, va préparer la chambre de ton frère.

ANTONIA.

Et toi, Lauretta, celle de Léon, car ces pauvres enfans doivent être accablés de fatigue.

LAURETTA.

Soyez tranquille.

GABRIELLE.

Ça sera bientôt fait. (*Philippe et Antonia sortent.*)

SCENE XVI.

MAURICE, HENRI, LÉON, GABRIELLE, LAURETTA.

HENRI.

Accablés de fatigue? nous ne la redoutions que pour notre brave prince.

Air : *Il me faudra quitter l'Empire.*

Lorsque, sur le champ de bataille,
Prenant un moment de repos,
Il partageait nos lits de paille
Comme il avait partagé nos travaux;
Quoique lassés par la victoire,
Tous ses soldats oubliaient leur sommeil, (*bis*)
Fiers de veiller pour celui que la gloire
Attendait encore au réveil.

TOUS.

Fiers de veiller, etc.

SCENE XVII.

LES MÊMES, BRULE-MOUSTACHE, ROGER, *apportant des verres et du vin*, LAURETTA, GABRIELLE, *survenant.*

ROGER, BRULE-MOUSTACHE.

A l'ordre!

HENRI, LÉON.

Présent!

BRULE-MOUSTACHE.

A l'union de la France et de l'Espagne!

ROGER.

A la gloire des deux armées et de leur digne chef!

MAURICE.

A la paix générale!

LÉON, HENRI.

Et à notre prochain mariage!

LAURETTA, *tristement*.

Oui... prochain!

GABRIELLE.

C' n'est pas c' que dit mon père, toujours!

LAURETTA.

Ni ma mère.

HENRI, LÉON.

Que disent-ils donc?

LAURETTA.

Que nous ne serons mariés que lorsqu'il n'y aura plus de Pyrénées.

HENRI.

De Pyrénées!

GABRIELLE.

Oui, c'est le dernier mot de nos parens. Eh bien! que dites-vous de cela?

LÉON.

Que je les embrasserais s'ils étaient là!

GABRIELLE.

Comment! vous les embrasseriez?

LAURETTA.

Et vous, Monsieur?

HENRI.

Moi? j'en dis autant.

GABRIELLE, *voyant rire Maurice.*

Jusqu'à mon bon papa qui rit aussi.

MAURICE.

Et oui, mes enfans, et à votre place, moi, je danserais.

GABRIELLE, LAURETTA.

Ah! par exemple!

LAURETTA.

J'ai bien le cœur à la danse!

MAURICE.

Eh! sans doute, petites folles que vous êtes... venez ici, et écoutez-moi.

Air: *La maison de M. Vautour.*

Vos parens veul'nt, pour vous marier,
Que des montagnes disparaissent.
C'est fait d'abord pour effrayer;
Mais croyez-moi, qu'vos craintes cessent.

Si nous étions en temps de paix,
Ça s'rait de terribles obstables !...
Mais en temps d'guerre, les Français
Ont l'privilége des miracles.

LÉON.

Ainsi, à demain le mariage.

ROGER.

Et pour préluder à la noce, une petite ronde.

LÉON.

C'est dit, quand danserons-nous, si ce n'est aujourd'hui?

HENRI.

Ce serait bien le diable si ceux qui donnent le bal à l'ennemi, ne s'étaient réservé un petit avant deux.

MAURICE.

Il a raison... allons, jeunesse, en place.

GABRIELLE.

Vous le voulez... en place.

TOUS.

En place!

ROGER.

J' vas vous chanter la ronde des paysans de Salamanque.

LAURETTA.

Moi je vais l'accompagner de mes castagnettes.

BRULE-MOUSTACHE, *prenant le tambourin d'un paysan.*

Et moi de c' tambourin, et partez d' là.

ROGER.

RONDE.

Air *Espagnol.* (de M. Paz.)

C'est la fille du meûnier Pédro
Qu'est un friand morceau,
Oh! de tout côté, matin et soir,
On accourt pour la voir.
Dam! c'est qu'tout Salamanque
N'a rien d'aussi gentillet;
A Pédrina rien n'manque,
A ça près d'une chose et c'est...
(On danse sur la ritournelle au bruit des castagnettes.)
C'est un amoureux dont la santé
Annonce la gaîté,
Et l'aut' jour, à sa porte, il s'offrit,
Puis la porte s'ouvrit,

Et d'puis qu'à Salamanque
Elle a trouvé ce qu'ell' voulait,
A Pédrina rien n'manque,
A ça près d'une chose et c'est...
(On danse.)
C'est un mari doux et complaisant
Comme l'on en voit tant,
En cherchant ; ce mari se trouva,
Et qu'est-ce qu'en arriva,
C'est qu'dans tout Salamanque,
Le l'end'main chacun s'disait :
A Pédrina rien n'manque,
A ça près d'un' chose, et c'est... *(On danse.)*
C'est un joli p'tit poupon qui s'ra
Le portrait d'son papa;
A peine l'neuvième mois ach'vé
V'là l' poupon arrivé ;
D'puis c'temps quand d'Salamanque
L'cher mari s'absente à regret,
A Pédrina rien n'manque,
A ça près d'une chose et c'est...

(On danse et la ronde est interrompue par l'arrivée de Philippe et Antonia.

SCENE XVIII.

LES MEMES, PHILIPPE, ANTONIA, *accourant.*

PHILIPPE.

Mes amis, mes amis.

TOUS.

Qu'est-ce que c'est ?

PHILIPPE.

Je ne sais pas ce qui ce passe, mais il y a dans tous le village un mouvement, une agitation, un remueménage qui semblent annoncer...

LAURETTA.

Que les Pyrénées s'en vont, peut-être.

ANTONIA.

On parle d'un courrier arrivé, de lettres reçues annonçant de grands événemens.

ROGER.

Ah ! si ce pouvait être !..

HENRI.

N'en doutez pas ; la guerre touche à sa fin et la prise de Cadix est immanquable.

LÉON.

L'attitude de la flotte française et de ses braves marins est un des plus sûrs présages du succès.

Air : *Du duel par procuration.*

Jamais on ne vit rien d'égal
A leur impatiente ivresse,
De ses vœux chaque marin presse
De l'attaque l'heureux signal
Ils comptent les instans ;
L'heure est un jour, les jours sont des années ;
Leurs yeux étincelans
Brûlent l'espace et dévorent le temps.
Dans leurs mortiers fumans,
On sent frémir les bombes enchaînées,
Et les flots écumans
Semblent s'unir à leurs frémissemens ;
Sabres, fusils, mèche à la main,
Du même élan toute la troupe
Volent de la proue à la poupe ;
De Cadix montrant le chemin.
« Ferdinand, ou l'assaut »
Est réclamé par eux comme une dette.
« Ferdinand ou l'assaut »
Crie à l'envi, chef, soldat, matelot.
« Ferdinand ou l'assaut »
Partout d'échos en échos se répète.
« Ferdinand ou l'assaut »
Est leur seul vœu, leur seul cri, leur seul mot.
Qu'avec cette soif de succès
Du combat le signal résonne,
Et le même signal nous donne
Le roi, la victoire et la paix.

(On entend le canon.)

TOUS.

Le canon !

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, LÉON, HENRI, ROGER.

CHŒUR, *en dehors.*

Air : *de Rataplan.*

Jour de plaisir, d'allégresse et de gloire,
Tu réunis l'Espagnol au Français ;
Et grâce à toi, des mains de la victoire
Nous recevons le bonheur et la paix.

PHILIPPE.

Ainsi le ciel du généralissime
A couronné le généreux essor,

ROGER.

Grâce aux vertus de son cœur magnanime;
Vendôme existe et Condé vit encor.

CHŒUR.

Jour de plaisir! etc.

LÉON, *pressant la main d'Henry.*

Ah! des Français, par cette noble guerre,
Le souvenir est pour nous éternel.

HENRI *à Léon.*

Et vos ueveux diront à l'Angleterre:
L'heureuse Espagne eut aussi ses Blondel.

CHOEUR, *entrant.*

Jour de plaisir, etc.

Henry et Léon sortent ensemble.

SCENE XX.

LES MÊMES, Troupes de Paysans et de Militaires *apportant le buste du duc d'Angoulême, et jettant des fleurs au devant de lui.* (*Le canon continue.*)

TOUS.

Plus de Pyrénées! plus de Pyrénées!

ROGER.

Les entendez-vous.

GABRIELLE, LAURETTA.

Mon père. } Ils disent: plus de Pyrénées.
Ma mère. }

ANTONIA.

Eh! oui, mon enfant.

PHILIPPE.

Et sans doute, ma fille, puisque cette bienheureuse victoire fait disparaître tout ce qui séparait l'Espagne de la France.

ROGER.

Air : *Merveilleuse dans ses vertus.* (De la lanterne sourde.)

Impossible, nous disait-on,
Qu'on prenne telle ou telle ville,
Qu'on ait Burgos, Madrid, Séville,
Tant qu'elles auront un canon....
Impossible que l'on prenne
Saragosse, Logrono;
Impossible que l'on vienne
Jusques au Trocadéro...
Impossible que les Français
D' Santi Pétri jamais s'emparent;
Trop d'obstacles les en séparent
Pour qu'ils y parviennent jamais.

Impossible qu'on arbore
Dans Léon l'drapeau des Lys;
Bien plus impossible encore
Que l'on entre dans Cadix...
Et, dans tout ça, la vérité,
C'est que notre armée invincible
A su se rendre tout possible...
Malgré l'impossibilité.

(*On entend des troupes arriver au son d'une musique, faisant entendre les airs :* La victoire est à nous ! et le Fandango ! *Les soldats se mêlent aux habitans et se groupent sur la montagne. Henri et Léon marchent à leur tête, portant, l'un un drapeau blanc, l'autre un drapeau rouge qu'ils plantent sur la montagne, en s'embrassant : les cris de vive la France, vive l'Espagne ! se font entendre.*)

CHOEUR.

Air : *Beaux jours de mon enfance.*
Beaux jours de notre gloire,
Vous voilà (*bis.*) revenus ;
Bonheur, paix et victoire
Vous ne nous fuirez plus.

ANTONIA.

Nos nations unies
Vont, dès ce moment-ci,
Être deux sœurs amies,

GABRIELLE, LAURETTA, *à voix basse.*

Nous allons l'être aussi.

CHOEUR.

Beaux jours, etc.

LÉON.

Honneur au Prince libérateur de l'Espagne !

GABRIELLE.

Dites donc mon père, il y a une parole à tenir.

LAURETTA, *à sa mère.*

Il y en a bien deux.

PHILIPPE, *à Antonia.*

Et même trois, qu'en dites vous, dame Antonia ?

ANTONIA

Je suis femme et en fait de parole...

GABRIELLE, *à Philippe.*

Comment, est-ce que ?..

PHILIPPE.

Oui, ma Gabrielle, embrasse ta sœur et ta mère.

(*Gabrielle et Lauretta sautent au coup de leurs parens et leurs frères les embrassent.*)

MAURICE.

Air : *Vaudeville des deux Turenne.*

Quand l' ciel permet qu'un roi vous doive
La fin de sa captivité,
Il est juste qu' chacun reçoive
Le prix de sa fidélité.

PHILIPPE, *unissant Gabrielle et Lauretta à Henri et Léon.*

En cimentant cette triple alliance,
Je me vois nommé, par l'amour,
Généralissime à mon tour,
Car j'unis l'Espagne et la France.
(*Il unit les deux couples.*)

SCENE XXI.

LES MÊMES, BRULE-MOUSTACHE, *entre deux oins.*

BRULE-MOUSTACHE

Mes amis, mes camarades, vous me croirez, si vous voulez, mais Cadix est pris

TOUS.

En vérité?

BRULE-MOUSTACHE.

Le canon vient de me le dire à l'oreille.

ROGER.

Il y a une heure qu'il nous a fait la même confidence.

BRULE-MOUSTACHE.

Ah! ma foi, c'canon-là m'a fait tant d'plaisir que si c'était l'même qui m'a emporté ce bras-là, je lui pardonnerais.

ANTONIA.

Vous êtes un brave, mais dites moi, M. Brule-Moustache, comme ce jour est un jour de prodiges, je veux danser et vous serez mon cavalier.

BRULE-MOUSTACHE.

Moi, petite mère?

ANTONIA.

Oui, sans doute; un bras de moins n'empêche pas de danser.

BRULE-MOUSTACHE.

Non, ce serait plutôt mes jambes, parce que je vais vous dire... j'ai rencontré trois camarades qui en réjouissance, m'ont proposé de... (*Il fait le geste de boire.*) Et vous savez le proverbe? l'homme propose et...

PHILIPPE.

Dieu dispose.

BRULE-MOUSTACHE.

C'est, juste, ce que je lui ai dit.

VAUDEVILLE.

Air : *Des Demoiselles de Saint-Denis.*

Tra la la, tra la la la,
L'homm' propose
Et Dieu dispose.
Tra la la, tra la la,
Viv' la joie et partons d'là,
Tra la la, etc.

MAURICE.

Il est enfin arrivé
L' grand jour qui nous a prouvé,
Qu' certain' gens ont beau vouloir
Transformer le blanc au noir,
Tra la la, (*bis*).
L'homm' propose
Et Dieu dispose.
Tra la la, (*bis.*)
Le blanc sera toujours là.

PHILIPPE.

Plus d'un s' flattait qu'on n' f'rait pas
En Espagne l' premier pas !
Et v'là l' premier coup d' canon
Qui leur chante c'te chanson :
Tra la la, (*bis*).
L'homm' propose
Et Dieu dispose.
Tra la la, (*bis.*)
Le drapeau sans tache est là.

GABRIELLE.

On dit que des insensés,
Par un fol espoir bercés,
Croyaient qu' le lys des Bourbons
N'aurait plus de rejetons.
Tra la la, (*bis*)
L'homm' propose
Et Dieu dispose.
Tra la la, (*bis.*)
Not' Caroline était là.

LÉON.

Parce qu'on avait jadis
Echoué devant Cadix,
Plus d'un prophète assurait
Que toujours on échouerait.
Tra la la, (*bis.*)
L'homm' propose
Et Dieu dispose.
Tra la la, (*bis.*)
L' vengeur du trône était là.

HENRI.

Du haut de ses forts, voyant
Notre flotte louvoyant,
L'ennemi tout bas disait :
« Si l'équinoxe arrivait... ! »
Tra la la, (*bis.*)
L'homme propose
Et Dieu dispose.
Tra la la, (*bis.*)
Le bon vent fut toujours là.

ROGER.

Dans la plaine nous voyant,
Sous un soleil foudroyant,
L'ennemi tout bas disait :
« Si la fièv' jaune arrivait !
Tra la la, (*bis.*)
L'homm' propose
Et Dieu dispose.
Tra la la, (*bis*)
Le Dieu d' la France était là.

ANTONIA.

Quand l' veuvage m'arriva
Combien d' fois mon cœur jura,
Qu'à l'amant l' plus enflammé,
Il rest'rait toujours fermé.
Tra la la, (*bis.*)
L'homm' propose
Et Dieu dispose.
Tra la la, (*bis.*)
Les Français n'étaient pas là.

BRULE-MOUSTACHE.

D'puis long-temps je m' proposais
De n' plus boire, et je m' disais :
« L'vin est un d' ces poisons lents,
« Qui vous tue avec le temps. »
Tra la la, (*bis.*)
L'homm' propose
Et Dieu dispose.
Tra la la, (*bis.*)
Le vin d'Espagne était là.

LAURETTA, *au public.*

Par c' beau jour électrisé
L'auteur s'était proposé
De le fêter en couplets
Dignes de vous plaire ; mais,
Tra la la, (*bis.*)
l'homm' propose.
Et Dieu dispose
Tra la la, (*bis.*)
Tant bien que mal les voilà. FIN.

GAYLAMOUNT
PAMPHLET BINDER

Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.